

La famille infernale. Sur la violence langagière dans *Asiles de fous* de Régis Jauffret

Mervi Helkkula

La lecture du roman *Asiles de fous* (Gallimard 2005) de Régis Jauffret est un choc. Comme le dit Christophe Reig¹ : « Serrée comme les poings d'un boxeur, l'écriture de Régis Jauffret cogne inflexiblement les mots – et celles et ceux qui les lisent. » L'œuvre de Jauffret use, en effet, « de la perversion, de la folie, du sexe et du sado-masochisme » (ibid.) et le lecteur, s'il tient le coup et ne laisse pas tomber le livre de ses mains, ne peut que consentir à suivre ces méandres du mal. A. Gefen n'exagère pas en disant que l'œuvre de Jauffret offre « une peinture du monde contemporain comme un vaste enfer » (Gefen 2012 : 64).

Asiles de fous (auquel nous référons désormais par AF) met en scène le caractère pervers des relations familiales telles qu'elles sont vues par le regard caustique de Jauffret. Il s'agit de la « famille » dans le sens le plus restreint du terme, c'est-à-dire le noyau constitué par le père, la mère et l'enfant, que Jauffret semble véritablement prendre pour une sorte d'asile de fous.

La situation décrite dans ce roman est la suivante. Un jeune couple vient de se séparer. C'est l'homme (Damien) qui a quitté la femme (Gisèle). Le monologue furieux et désespéré de la femme abandonnée ouvre le récit, monologue suivi tour à tour par celui de la mère du jeune homme (Solange), de l'homme lui-même et finalement du père de celui-ci (Joseph). L'image qui se dessine des événements et de la famille décrite devient de plus en plus horrible et chaotique au long de la lecture. On comprend que la mère a incité son fils à abandonner sa femme et qu'elle envoie son mari annoncer la nouvelle à cette dernière. Le fils se révèle être un irresponsable alcoolisé et pervers, qui hait sa famille et surtout sa mère. C'est la figure de cette dernière qui est rapidement le point focal du récit, car c'est d'elle que semble provenir toute la folie ; c'est elle qui est à l'origine du chaos et de la haine qui règnent dans la famille et qui rayonnent aussi à l'extérieur, surtout sur Gisèle, la femme abandonnée.

Le personnage de la mère, qui est apparemment une femme bourgeoise respectable, s'avère graduellement être une femme très différente de ce que l'on pourrait croire en la rencontrant dans des contextes publics. C'est surtout son langage avec en particulier les éléments contradictoires de son discours, qui frappe le lecteur. Dans ce qui suit, je m'intéresse tout

¹ Auteurs.contemporain.info : Régis Jauffret. <http://auteurs.contemporain.info/regis-jauffret/>. Consulté le 7 mars 2014.

particulièrement à l'énonciation de ce personnage et notamment à son caractère paradoxal, qui révèle un déséquilibre profond chez cette énonciatrice.

La situation d'énonciation

Le discours de ce personnage – un monologue vaguement adressé à quelqu'un – est assez singulier. Il semble être question d'une sorte d'apologie de soi, d'une justification des actions commises, mais qui tourne vite en une médisance dont l'objet est surtout Gisèle, l'ancienne amie du fils.

Dans la recherche linguistique portant sur la violence verbale, on fait en général une différence entre injure, insulte et médisance (voir entre autres Anscombe 2009, Larguèche 2005). Alors que les insultes peuvent être énoncées en l'absence de l'insulté, les injures sont des propos prononcés en présence de l'injurié (Anscombe 2009 : 28). La médisance, de son côté, est définie comme un discours injurieux dans le dos de la personne qui en est l'objet. C'est de la médisance qu'il s'agit dans le roman de Jauffret : tout ce que la mère de Damien dit sur Gisèle est énoncé dans le dos de cette dernière. Le lecteur comprend assez vite qu'en présence de la jeune femme, la mère prend le rôle de quelqu'un d'aimable ; elle dit même à plusieurs reprises qu'elle aime Gisèle comme sa propre fille (par ex. AF 111).

À qui la locutrice s'adresse-t-elle donc si elle ne s'adresse pas à Gisèle ? La situation d'énonciation est quelque peu obscure, mais au début de son monologue (dont le statut entre l'oral et l'écrit reste ambigu) le personnage destine clairement ses propos à un allocutaire :

Je sais ce qu'elle vous a dit sur nous, elle n'a pas hésité à nous tourner en ridicule, nous calomnier, à me prêter des paroles dignes d'une aliénée. Je vous remercie d'avoir douté de leur authenticité, et en définitive de les avoir mises sur le compte de son chagrin. (AF 90)

Et même plus loin dans le texte, elle revient à ce « vous » auquel elle s'adresse :

Vous pensez que je ne la décris pas sous son meilleur jour, et exagère à la fois sa malversation et sa méchanceté. (AF 104)

Qui est donc ce « vous », l'allocutaire de la mère de Damien ? D'après Laforest & Vincent (2005 : 64) « [l]e sujet de la médisance est une connaissance du locuteur et de son interlocuteur ». L'interlocuteur de Solange peut ainsi être identifié, selon toute apparence, comme quelqu'un qui appartient au même milieu social qu'elle-même. Comme il s'agit d'un roman, la place de l'interlocuteur est cependant occupée également par le lecteur : en tant que destinataire des paroles de la locutrice, c'est donc lui qui est obligé de prendre le rôle de l'« injurieux », c'est-à-dire du témoin de la médisance, qui est un rôle essentiel dans cet acte de

langage. Pour Laforest & Vincent, la médisance a typiquement un effet de renforcement de la cohésion du groupe (2005 : 69) ; elle « révèle donc en filigrane ces normes en vigueur dans le groupe plus ou moins restreint auquel le locuteur appartient – d'où son grand intérêt pour tout chercheur en sciences sociales » (ibid., 64).

Le lecteur, qui est ainsi conduit, dès le début du monologue de la mère (AF 90), à assumer le rôle de l'interlocuteur-témoin, est assez rapidement scandalisé par les paroles insultantes énoncées par cette locutrice et a par conséquent du mal à assumer le rôle de témoin. On peut ainsi se demander si le groupe auquel s'adresse la locutrice existe vraiment ou si c'est un pur fantasme de la part de cette locutrice de supposer trouver un accord chez qui que ce soit sur ce qu'elle dit, étant donné que son discours présente tant d'aberrations et de cruauté. La famille telle qu'elle est vue par Solange semble être une unité avec des valeurs que celle-ci croit partagées par tout le monde mais qui s'avèrent complètement tordues.

Aspect éthologique : défense du territoire

En effet, le seul groupe qui semble avoir une vraie légitimité dans la tête du personnage de la mère est la famille dans son sens restreint : son mari, elle-même et leur fils Damien. Dans son discours, elle utilise constamment le terme *nous* pour renvoyer au couple qu'elle forme avec son mari :

Nous aimons et estimons notre fils. (AF 93)

Nous ne savons rien d'autre de sa famille. Quant à Gisèle, nous ne l'avons jamais aimée. (AF 96)

Nous nous sentions humiliés que notre fils partage la vie d'une femme pourvue d'un physique inférieur au sien. (AF 97)

Gisèle, l'amie abandonnée du fils, est pour Solange une intruse qui s'est introduite perfidement au sein de la famille nucléaire. La représentation que le personnage se fait de la famille est cependant très curieuse : petit à petit son discours révèle une conception étroitement animale du noyau familial, qui semble se définir pour elle comme un territoire où la femelle défend le nid agressivement et où le mâle n'est que le mal nécessaire pour la conception de la progéniture. Cette conception quasi déshumanisée de la famille se voit clairement dans les passages suivants, dans lesquels le regard caustique de l'auteur se transforme déjà presque en humour :

Les pères, ils en sont orphelins dès la naissance, ces gens-là tombent en désuétude dès la conception entendue. Porteurs d'organes devenue inutiles, nous² les supportons tout au

² *Nous* réfère ici aux mères.

titre d'agents économiques jetés chaque matin hors du foyer avec leur cravate, leur gabardine, leurs lunettes, et leur attaché-case que nous renouvelons tous les quatre ou cinq ans à l'occasion des fêtes de Noël. (AF 105)

Un mètre quatre-vingt-quatre de Damien Verdery dort dans cette maison, et non loin un mètre soixante-dix-huit de Joseph Verdery veille auprès du mètre soixante-trois de Solange Verdery, père et mère du mètre quatre-vingt-quatre assoupi. (AF 123)

[...] elle [Gisèle] a évoqué en notre présence ses cinquante-deux kilos, [...] et sa sœur jumelle, pourtant haïe, mariée, et pourvue d'une descendance des deux sexes. (AF 95)

Pourtant, s'il [Damien] devait se reproduire, la fierté de voir certains de nos traits dans un ou plusieurs jeunes visages [...] nous fera supporter leurs cris et leur incontinence avec calme [...]. (AF 94)

B. Fracchiolla (2013) a évoqué les liens entre l'éthologie et l'anthropologie de la communication. Chez les animaux, l'agression est souvent motivée par la défense du nid (v. Fracchiolla 2013 : 21). Dans le roman de Jauffret, la mère se comporte, dans son discours, comme une femelle qui défend son territoire contre un intrus, qui dans ce cas est l'amie du fils. Ce qui caractérise le discours de Solange dans son ensemble, et qui le rend paradoxal du point de vue humain, c'est que la chaleur typique des relations familiales humaines y manque totalement : les enfants ne sont pour ce personnage qu'une nécessité biologique. Son fils est pour elle un « morpion » dont elle parle comme d'une nuisance nécessaire (« Damien, petit avion, oisillon, Damien, moucheron, morpion perdu dans ma fourrure. » p.115). En dernier lieu, la progéniture n'est précieuse pour elle que comme une trace de soi, comme ce qui reste dans le monde après sa mort – idée dont n'est bien entendu capable qu'un humain mais qui a ses racines dans le cycle biologique :

[...] comme s'il pouvait être autre chose que cet adulte dans lequel après ma mort j'existerai encore, avec ma chair, mon sang, mes idées, et il aura beau lutter, argumenter, raisonner, il ne se débarrassera pas plus de moi que de mon sourire quand il aura réussi à sauter un obstacle, et de mon air renfrogné si d'aventure il se laisse aller à errer hors du sentier ascendant de l'existence que je lui ai choisie. (AF 104)

La violence dont témoigne le discours injurieux de la mère est liée, selon la vision qui s'inspire de l'éthologie, à la dimension de prise de pouvoir et de combat (Fracchiolla 2013 : 20). Mais au lieu de la violence physique du monde animal, il s'agit d'un pouvoir par la parole et d'un combat symbolique, naturellement.

Discours contradictoires

Les contradictions sont omniprésentes dans le discours de Solange, la mère. L'exemple le plus frappant de ce caractère contradictoire de ses propos est lié au sentiment d'amour : elle dit aimer son fils, son mari, voire Gisèle :

Nous aimons et estimons notre fils. (AF 93) ; Avant lui [Damien], je n'avais jamais aimé. (AF 115)

J'aime mon mari, je l'aimais avant la naissance de Damien, je l'aimais avant même d'être enceinte. (AF 106) ; J'aime mon mari, je l'ai aimé avant Damien, et toujours plus que lui. (AF 118)

J'aimais Gisèle comme ma fille, et si Damien était mort d'un accident de moto nous l'aurions couchée sur notre testament. [...] Je l'aimais plus encore qu'elle aimait notre fils, et c'est justement parce que mon amour pour elle était démesuré que j'ai abjuré Damien de rompre. (AF 111-112)

Cependant, elle se contredit aussitôt :

J'ai toujours caché à mon époux ce léger mépris que j'éprouvais envers lui, non pas envers lui en particulier, mais d'une manière générale, puisqu'il était homme, père, c'est-à-dire rien si je le comparais moi-même. (AF 106) ; Avant lui [Damien], je n'avais jamais aimé. Une mère ne peut gaspiller son affection pour un homme qui ne lui est rien, sous prétexte qu'il est l'homme de sa vie. (AF 115)

Damien, petit avion, oisillon, Damien, moucheron, morpion perdu dans ma fourrure. (AF 115)

Quant à Gisèle, nous ne l'avons jamais aimée. (AF 96)

De quoi ces contradictions sont-elles un symptôme ? Pourrait-il s'agir d'une certaine façon de « formations délocutives » (Anscombe 2009 : 25) au sens où une grande partie des mentions d'amour ne font que reprendre des propos conventionnels énoncés dans le contexte de la vie familiale mais qui ne signifient en réalité rien pour l'énonciatrice ? Autrement dit, les références à l'amour seraient des clichés appartenant au discours conventionnel, liées à la vision « officielle » et idéalisée de la famille, mais dénuées de sens selon la vision transmise par le roman. Les occurrences du verbe *aimer* seraient ainsi simplement des échos de phrases attendues, prononcées typiquement dans certaines situations sociales : « j'aime mon mari », « j'aime mon fils », « j'aime ma belle-fille ». Le mot *amour* dans la bouche de Solange serait ainsi un curieux exemple du phénomène dont parle Anscombe en faisant allusion à des mots (souvent transgressifs) qui construisent leur sens « à partir non du sens d'origine, mais de la valeur énonciative de certaines de [leurs] occurrences » (Anscombe 2009 : 25).

Le roman de Jauffret peut être qualifié, ironiquement, de « roman d'amour », car il y est souvent question de ce sentiment. C'est surtout pour démasquer l'usage d'un concept sans signification réelle, au moins dans le monde de Solange, que le verbe *aimer* figure aussi souvent dans le discours de ce personnage. Avec les mots de Joseph, le père, peut-être le plus perspicace des personnages :

Pour vous dire la vérité, l'amour nous indiffère vraiment, nous n'y pensons jamais, et nous ne l'évoquons que machinalement, comme les athées s'écrient mon Dieu quand ils ont égaré leur carte de crédit. (AF 98)

Le vide sémantique qui caractérise le concept d'amour est étroitement lié à la déshumanisation des rapports entre les individus dans l'univers du roman (v. aussi Huglo 2012 : 200)

Un deuxième trait contradictoire dans l'énonciation de Solange concerne le rapport entre le ton de son discours médisant et le contenu de celui-ci. En effet, son énonciation affiche une sorte de neutralité : elle n'inclut pas d'exclamations ni d'autres marques d'émotivité mais consiste majoritairement en des phrases déclaratives qui prétendent décrire la réalité de façon objective.

E. Languèche (2009) fait une différence entre les injures spécifiques et les injures non-spécifiques : les premières caractérisent l'injurié en s'appuyant sur la « vérité », c'est-à-dire les traits réels de celui-ci, alors que les secondes sont des expressions péjoratives « toutes faites », prêtes à être employées à propos de n'importe qui, des mots « choquants » (Languèche 2009 : 213-215). Les injures spécifiques sont destinées à convaincre l'interlocuteur des défauts de l'injurié, alors que les injures non-spécifiques ne prétendent plus convaincre mais font sentir à l'autre « sa domination et sa toute-puissance » (ibid. p. 215) et expriment ainsi plutôt la vérité de l'injurier que la vérité tout court.

En quel genre d'insultes le discours médisant de l'énonciatrice d'*Asiles de fous* consiste-t-il ? En apparence, le personnage se sert de caractérisations qu'on peut prendre pour des injures spécifiques : la mère fait comprendre qu'elle présente tout simplement les défauts objectivement observables de Gisèle. Par ce procédé, l'énonciatrice cherche naturellement à convaincre son interlocuteur, ce « vous » auquel elle s'adresse dès le début et qui devient le témoin en même temps que le complice de la médisance. L'échelle de valeurs de l'énonciatrice s'avère pourtant de plus en plus bizarre au fur et à mesure qu'elle accumule les « défauts » de Gisèle. Car finalement ces déclarations sont plus révélatrices de leur énonciatrice que de l'objet. Prenons un exemple :

Son visage n'était pas laid, mais elle ne savait pas l'utiliser non plus, laissant pendre sa lèvre inférieure, contractant sans raison les muscles de sa joue gauche, fermant un œil au moindre rayon de soleil, sans compter son nez en trompette exhibant l'intérieur de ses narines auquel nous n'avons jamais pu nous habituer, pas plus qu'à ses oreilles pourtant bien ourlées dont la carnation d'un rose acidulé nous dégoûtait.

Quand nous étions seuls avec Damien, il m'arrivait de le taquiner sur les imperfections de sa compagne, [...]. (AF 96)

L'énonciatrice prétend ne faire qu'énumérer les « imperfections » de la jeune femme, mais la question se pose de savoir si la perfection est une qualité objective, et – surtout – si l'interlocuteur partage la conception de la perfection de Solange. En fin de compte, les insultes énoncées en disent plus sur l'énonciatrice que sur l'insultée et se rapprochent ainsi davantage des injures non-spécifiques. D'ailleurs, même si l'énonciatrice cherche, la plupart du temps, à dissimuler ses émotions et à éviter la prise en charge personnelle entre autres par l'usage constant du déictique *nous* au lieu de *je*, le lecteur comprend toute la tension intérieure du personnage par certains mots qui lui échappent ainsi que par son rapport problématique à la corporalité/au corps et à la sexualité, qui se révèlent surtout dans ces propos sur son mari et son fils.

En effet, le troisième élément frappant dans l'énonciation de Solange est lié à son attitude ambivalente vis-à-vis du corps et de la sexualité. Son discours est un curieux mélange de pudicité affichée et une attention excessive (quoique apparemment négative) à tout ce qui est lié au sexe et à la sexualité, attention qui va jusqu'au voyeurisme et une certaine grivoiserie. Le lecteur sent que le discours de l'énonciatrice transgresse clairement les tabous quand elle rapporte une discussion avec son fils portant sur les rapports intimes de celui-ci avec Gisèle ainsi que quand elle donne sa vision de la pratique d'onanisme des femmes :

Vexé, il [Damien] me faisait l'éloge du derrière pommé de Gisèle, du modelé parfait de ses parties intimes, de son habileté pour tous ces jeux un peu glauques dont se régalaient les hommes de notre temps, et qui assaisonnent leurs plaisirs comme une giclée de ketchup. Je le faisais taire en rougissant. (AF 97)

Toute femme est par nature onaniste, celles qui cherchent désespérément leur plaisir auprès des mâles sont des maladroites qui ne méritent pas leurs doigts. Ne m'imaginer pas pour autant cloîtrée à la moindre occasion dans ma chambre, ma salle de bains, ou me levant de table au restaurant quand le service lambine un peu, afin de m'isoler dans les toilettes en tirant la chasse de temps en temps pour que la dame devant sa soucoupe ne m'entende pas gémir. (AF 107)

Il y a certainement quelque chose de très aberrant/contradictoire chez une femme qui dit rougir en entendant parler du sexe et prétend n'avoir jamais vu son mari nu (AF 92)³, mais aussi 120) et décrit cependant en détail le corps des autres ainsi que les habitudes sexuelles de tout un chacun.

³ Elle revient cependant sur ces paroles (p.120) : « J'ai juré de dire la vérité, pourtant j'ai menti à plusieurs reprises. D'abord, bien que nous n'y prêtons guère attention nous avons toujours exhibé notre corps l'un à l'autre à l'occasion de nos déshabillages avant la mise au lit. »

Ces diverses contradictions chez l'énonciatrice dessinent d'elle une image très ambiguë mais décidément antipathique : le lecteur ne peut qu'arriver à la conclusion que c'est une sadique qui utilise son pouvoir pour dénigrer les autres et à qui manquent les sentiments humains normaux. On peut même spéculer sur les rapports véritables du personnage avec son fils, tellement ses propos sont aberrants.

La médisance comme arme

Même si l'énonciatrice dit des choses désagréables à propos de tout le monde, elle ne médit vraiment que de Gisèle. Et c'est seulement Gisèle, cette intruse, qui est l'objet de son sadisme. Les insultes qu'elle profère à propos de Gisèle sont en effet destinées à faire comprendre à celle-ci les rapports de force et son exclusion du groupe. Les moyens mis en pratique par Solange sont des paroles humiliantes qui portent avant tout sur le côté physique de sa personnalité. Je propose de regrouper ces insultes en m'inspirant d'une classification présentée dans un texte un peu surprenant, à savoir un article portant sur les invectives utilisées au XVI^e siècle, temps de la Réforme (Postel 2009). Pourquoi ? Parce qu'il y a étonnamment des points en commun entre les insultes destinées à avilir les individus de confession différente à cette époque des guerres de religion et le discours médisant de la mère portant sur une personne qui n'appartient pas à la famille.

La typologie des invectives dressée par Postel présente trois niveaux. Du premier au troisième, la violence verbale s'aggrave considérablement : alors qu'au niveau 1, il s'agit de ridiculiser l'adversaire par exemple au moyen de l'ironie et de la dérision, au niveau 2 de le dévaloriser et de l'avilir par exemple par des allusions au corps, considéré comme impur (la scatologie etc.), au niveau 3 on néantise l'adversaire en utilisant comme arme la déshumanisation (le bestiaire, l'homme présenté comme bon à la chasse et à l'abattoir) (Postel 2009 : 263).

Quoique le personnage de Jauffret n'ait pas grand-chose en commun avec les combattants religieux du XVI^e siècle, son rapport problématique au corps et à la sexualité ainsi que sa conception déshumanisée de l'homme font que les insultes qu'elle utilise pour médire de son « adversaire » ont des points en commun avec les invectives de ces premiers. Je propose une classification sommaire des insultes qui visent Gisèle, suivant la typologie de Postel.

Comme déjà dit, une grande partie de la médisance porte sur l'aspect physique de Gisèle. Les insultes qui cherchent à la ridiculiser par exemple en se moquant de ses capacités intellectuelles, de son éducation et de son caractère, existent bien mais sont minoritaires. J'en donne quelques exemples :

Nous comptons fermement sur sa paresse pour qu'elle se garde de recommencer à écrire, car à force de perfidie, elle parviendrait peut-être à machiner un petit ouvrage sordide au titre rutilant qui séduirait un éditeur avide de profits. (AF 99)

Je l'emmènerais visiter des expositions pour former son goût, et au moment des soldes je lui offrirais une paire de chaussures, une robe échancrée, afin de lui apprendre à s'habiller autrement qu'en vieille étudiante débraillée. (AF 126-127)

Ces deux extraits montrent que l'énonciatrice cherche à présenter l'injuriée comme une personne dont la morale est douteuse et qui a des lacunes aussi bien dans son éducation que dans sa manière de s'habiller. Plus fréquentes et plus frappantes sont cependant les insultes qui visent à dévaloriser l'injuriée en faisant référence aux imperfections de son corps propres à susciter le dégoût chez l'énonciatrice (et – prétend-elle – chez son mari) :

[...] alors que la poitrine de Gisèle était menue, presque plate, avec des aréoles minuscules comme des miettes. (AF 97)

Si elle s'était décidée à faire augmenter le volume de sa poitrine, nous lui aurions offert le meilleur chirurgien. (AF 112)

Si nous avions été enseignants, nous aurions sans doute attribué à son physique une note inférieure à la moyenne, tant la forme de son crâne nous a toujours déplu, tant sa chevelure demeurait grasse malgré les shampoings, tant elle portait mal ses longues jambes dont elle se servait avec moins de grâce que des prothèses, des béquilles, des roulettes, comme me le murmurait parfois mon mari à l'oreille en ricanant. (AF 96)

Dans la typologie de Postel, les invectives qui dévalorisent et avilissent l'adversaire font référence au corps, car le corps est, dans la tradition chrétienne, impur et à l'origine du péché. Les allusions au corps peuvent évoquer le « corps humoral » (les sécrétions), le « corps peccamineux » (celui des péchés capitaux comme la gourmandise, l'oisiveté, la luxure) et le « corps malade » (conséquence du péché) (Postel 2009 : 265). Il est important de remarquer que tous ces aspects du corps sont présents dans les insultes proférées par l'énonciatrice. Celles-ci sont effectivement destinées à avilir Gisèle par des renvois (plus ou moins discrets) à ses sécrétions, à sa lubricité et même à des maladies soupçonnées :

[...] tant sa chevelure demeurait grasse malgré les shampoings, [...]. (AF 96)

Chacun de ses baisers était un stratagème pour mieux l'aspirer, comme une huître, comme un soda, avec sa langue dardée, flûtée, paille de chair, chalumeau qui le siphonnait sous nos yeux qui le voyions dans l'après-midi s'en aller à son bras réduit à son enveloppe de peau, [...]. (AF 103)

Gisèle se collait à lui dans l'eau comme une sangsue, avec sa peau trop claire rougie par le soleil malgré les crèmes, et souvent parsemée de plaques suspectes qui nous ont toujours fait soupçonner un psoriasis. (AF 97)

La répugnance que transmet le discours de Solange est très puissante et présente Gisèle comme un être abject. Le lecteur se demande cependant où se trouve l'origine de cette abjection : chez la jeune femme ou dans la psyché perverse de l'énonciatrice.

Le troisième niveau des invectives dans la typologie de Postel, celui qui néantise l'adversaire en le déshumanisant, est – nous l'avons vu – présent lui aussi dans le discours de Solange. Même si cette déshumanisation caractérise l'ensemble de son discours, les quelques citations qui montrent comment elle fonctionne à propos de Gisèle, sont révélatrices :

Une sœur jumelle dont elle n'est sans doute qu'un mauvais duplicata barbouillé à la hâte d'un ultime jet de semence par un père fatigué d'aller et venir dans la chaleur du mois de septembre de sa conception [...] (AF 95-96)

Nous n'avons jamais mis en doute son identité, car comme pour certaines voitures d'entrée en gamme, quelle que soit la marque inscrite sur la carte grise, les performances sont connues d'avance et ne font pas rêver ceux qui en sont réduits à s'en porter acquéreurs. (AF 95)

En tout cas, nous en avons assez, elle ne correspondait en rien au cahier des charges auquel nous nous référions sans le nommer. (AF 112)

Dans ces passages, l'injuriée est réduite au statut d'un objet au lieu d'un être humain. En plus de parallèles et de métaphores de ce genre, l'énonciatrice aime recourir à des comparaisons tirées du monde végétal :

Bref, une jeunesse ratée, et cette rupture qui n'arrangera rien, si au lieu de tenter de se modifier, de devenir un être radieux, elle se replie sur son chagrin, s'aigrit, pourrit comme ces poires de mauvaise volonté qui se décomposent sur l'arbre avant d'être parvenues à maturité. (AF 98-99)

Bref, les insultes proférées par le personnage du roman de Jauffret usent, de manière frappante, de moyens comparables à ceux mis en usage dans les écrits polémiques de l'époque de la Réforme. Ces derniers cherchent à avilir voire à néantiser l'adversaire avec des invectives qui portent sur le corps, qui est vu comme la source du péché, de l'animalité et le foyer de la maladie, conséquence du péché. La religion est complètement absente dans l'énonciation de Solange, mais certaines façons traditionnelles d'envisager le corps semblent être profondément enracinées dans sa pensée. Ce qui rend le discours de l'énonciatrice du roman de Jauffret encore plus inquiétant est son rapport ambivalent à l'aspect corporel de l'être humain : en même temps qu'elle exprime une répulsion très forte vis-à-vis de la matérialité du corps, elle en est fascinée jusqu'à la perversion...

Pour conclure

Le roman *Asiles de fous* représente, sans aucune hésitation, cette « Littérature du Mal » à laquelle l'œuvre de Jauffret a si souvent été associée⁴. L'ouvrage met en scène des rapports humains imprégnés de sadisme, de perversion et de folie et présente ainsi une image sombre de la famille en annulant toutes les conceptions qui y sont associées habituellement. Le langage qui décrit les sentiments humains est froidement vidé de son sens par les contradictions omniprésentes dans le discours du personnage jauffretien. La puissance du langage mis en œuvre par l'auteur donne une force extraordinaire à cette vision de la famille comme foyer de rapports humains pervers, lieu de combats et de dénigrement de l'autre, qui ensorcelle le lecteur jusqu'au bout.

Bibliographie

Anscombre, Jean-Claude, 2009, « Notes pour une théorie sémantique des jurons, insultes et autres exclamatives » in Lagorgette, Dominique (dir.) *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*, Chambéry, Université de Savoie, p. 9-30.

Fracchiolla, Béatrice, 2013, « De l'agression à la violence verbale, de l'éthologie à l'anthropologie de la communication », in Fracchiolla, B., Moïse, C., Romain, C., Auger, N., (dir.) *Violences verbales*, Presses universitaires de Rennes, p. 19-35.

Gefen, Alexandre, 2012, « "Je est tout le monde et n'importe qui." Les microfictions de Régis Jauffret », *Revue critique de fixxion française contemporaine*, mars 2012, URL : <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/31> (page consultée le 5 mars 2014).

Huglo, Marie-Pascale, 2013, « Le quotidien à distance : Fragments de la vie des gens de Régis Jauffret », in Viart, Dominique, Rubino, Gianfranco (éds), *Écrire le présent*, Paris, Armand Colin, coll. « Armand Colin-recherches », p. 196-212.

Laforest, M. & Vincent, D., 2005, « Dire du mal du tiers absent : une activité conversationnelle cohésive mais risquée », in Mougin, Sylvie (dir.) *La Médisance*, Champagne - Ardenne (Centre d'Etude du Patrimoine Linguistique et Ethnologique de la Champagne, p. 37-53.

Larguèche, Evelyne, 2005, « Parole dans le dos, parole en face : médisance et injure », in Mougin, Sylvie (dir.) *La Médisance*, Champagne-Ardenne (Centre d'étude du Patrimoine linguistique et Ethnologique de la Champagne-Ardenne), p. 203-220.

Larguèche, Evelyne, 2009, « L'injure à la trace », in Lagorgette, Dominique (dir.) *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*, Chambéry, Université de Savoie, p. 75-93.

Postel, Claude, 2009 « Les invectives au temps de la Réforme. France 1510-1584 », in Lagorgette, Dominique (dir.) *Les insultes en français : de la recherche fondamentale à ses applications*, Chambéry, Université de Savoie, p. 261-270.

⁴ V. Auteurs.contemporain.info : Régis Jauffret. <http://auteurs.contemporain.info/regis-jauffret/>. Consulté le 7 mars 2014.

Reig, Christophe, 2010, « Viles Villes – Les urbanités amputées de Régis Jauffret (*Microfictions*) », *Formules*, n°14, 2010, p. 81-96. Texte disponible sur internet, URL : <http://www.ieeff.org/urbanitesreig.pdf> (page consultée le 6 mars 2014).